



Un certain nombre de graves questions sont ainsi traitées incidemment. Sans doute, toutes les solutions proposées ne sont pas définitives : l'auteur a soin de nous en avertir, et d'ailleurs le titre modeste qu'il a choisi montre bien qu'il ne s'est pas fait d'illusions à ce sujet. Malgré les brillantes qualités de l'exposition, une certaine imprécision se trahit parfois. Sur plusieurs points, notamment en ce qui concerne le droit, les généralisations semblent un peu hardies. Cela vient de ce que les travaux de détail ne sont pas encore assez avancés. A mesure que les découvertes de l'épigraphie éclaireront le passé si mal connu de l'Inde et que les faits actuels seront mieux observés, certaines théories devront être mises au point. Du moins il paraît certain que le livre de M. B. aura le mérite d'orienter les efforts des spécialistes et qu'il exercera une large influence sur tous ceux qui étudient l'histoire des institutions humaines.

J. PRZYLUKI

Chine

O. FRANKE. — *Eine chinesische Tempelinschrift aus Idikutshari bei Turfan (Turkistan)*. [Abhandl. der königl. preuss. Akad. der Wissensch. aus dem Jahre 1907, pp. 1-92, avec planche.]

Parmi les documents rapportés par M. Grünwedel de sa première mission à Tourfan (hiver de 1902-1903), se trouve une stèle de pierre assez poreuse, haute d'environ 1^m 50, large de 0^m 92, et qui porte une inscription chinoise. Quand la stèle fut découverte à Qarâkhodja, elle était usée et mutilée à sa partie supérieure ; dans le voyage de Tourfan à Berlin, elle s'est de plus brisée en deux morceaux ; cet accident vaudrait une lacune d'environ un caractère par ligne, si un moulage n'avait été heureusement pris avant l'envoi.

On sait combien sont rares les anciens documents épigraphiques du Turkestan chinois : deux inscriptions des Han (celles de P'ei Ts'en et de Lieou P'ing-kouo), une grande inscription des T'ang (celle de Kiang Hing-pen) et quelques autres textes fragmentaires, enfin des graffiti plus ou moins importants dans les Ts'ien-fo-tong ; et c'est tout. L'inscription rapportée par M. Grünwedel et qu'étudie ici M. Fr. commémore la construction d'un temple dédié à Maitreya ; elle n'est pas très riche en matière historique. Du moins fournit-elle trois noms nouveaux, et surtout offre-t-elle cet intérêt de remonter à une époque sur laquelle nous n'avons que des renseignements très incomplets : c'est celle où les princes non chinois qui avaient fondé au Kan-sou les dynasties des 涼 Leang sont allés tenter de nouvelles fortunes à Tourfan. L'inscription nomme l'un d'eux, 沮渠安周 Tsiu-k'iu Ngan-tcheou (1), que nous savons par d'autres sources être mort en 460.

M. Fr. a accompagné sa traduction d'une copieuse introduction et d'un riche commentaire. Je regrette que le temps me manque pour parler en détail des problèmes qu'il soulève. Ainsi la question de la date même de l'inscription, que M. Fr. fixe à 469, ne me paraît pas entièrement élucidée. Pour la capitale du Kao-tch'ang, M. Fr. a certainement raison de la situer, même avant les T'ang et sous les T'ang, à Qarâkhodja, alors que M. Chavannes la plaçait à

(1) M. Fr. écrit partout 沮渠 Tsiu-k'iu, ce qui est la forme usuelle ; mais il eût été bon de dire en note que l'inscription porte en réalité 且渠, et garantit ainsi, indépendamment du *Song chou*, ce parallèle intéressant du doublet 且末 et 沮洑 pour Tsiu-mo.

Yâr (-khoto) (1); mais il eût dû chercher l'explication de cette erreur, que tous les sinologues ont, sur l'autorité de M. Chavannes, partagée quelque temps. M. Chavannes s'appuyait sur le *Sin l'ang chou* (ch. 221 上, f° 4 r°), qui dit formellement : « Le roi [de Kao-tch'ang] a pour capitale la ville de Kiao-ho, qui était la cour du roi antérieur de Kiu-che sous les Han; [quant à] la ville de T'ien-ti, c'était le siège du *wou-ki hiao-wei*. » Or, il est absolument certain que 交河 Kiao-ho répond à Yâr (-khoto). Seulement, si on se reporte au *Kieou l'ang chou* (ch. 198, f° 3 r°), on lit : « Le roi a pour capitale [la ville de] Kao-tch'ang. La ville de Kiao-ho, c'est la cour du roi antérieur [de Kiu-che]; la ville de T'ien-ti, c'est la ville du *hiao-wei*. » Et par là, on peut concilier les données des *Histoires des Tang* avec les autres indications qui nous portent à chercher à Kao-tch'ang même, c'est-à-dire à Qarâkhodja, la capitale du Kao-tch'ang des Tang : il suffit de remarquer que le *Sin l'ang chou*, en s'inspirant soit du *Kieou l'ang chou*, soit d'une autre source qui leur est commune à tous deux, a sauté le nom de la capitale, Kao-tch'ang. Quant à la ville de T'ien-ti et à celle de 柳中 Lieou-tchong, leurs identifications respectives sont moins faciles à établir que ne l'admet M. Fr. ; il y a bien des issues à ses raisonnements, et je le montrerais ici, s'il ne valait mieux reprendre quelque jour cette question, avec toute une série de documents géographiques accessibles, mais que M. Fr. n'a sans doute pas eus à sa disposition. Pour la même raison, je ne dirai rien des remarques concernant la passe de Yu-men (p. 16, où il ne semble pas que M. Fr. ait bien compris la note de M. Chavannes qu'il invoque) ou Leou-lau (p. 18). Pour la forme de Houo-tcheou qu'on trouve dans le voyage de Ye-lu Tch'ou-ts'ai (et aussi d'ailleurs dans celui de K'ieou Tch'ou-ki), il eût été bon de signaler qu'elle est représentée dans les originaux par 和州 Ho-tcheou et non par 火州 Houo-tcheou comme dans d'autres textes (2); je reste sceptique sur 密爾 *mi-eul = mihr*, « soleil », dans un hypothétique *Mihr-khodja. M. Fr. se trompe enfin en disant que le nom de Kao-tch'ang ne se trouve pas dans les *Histoires des Han* : le « mur de Kao-tch'ang » (高昌壁) est nommé dans le *Heou han chou* (3).

Pour ce qui est du texte même de l'inscription, il est matériellement bien gravé, quoique dans une manière archaïque qui gêne parfois la lecture ; mais la principale difficulté vient du style ampoulé où l'auteur s'est complu. M. Fr. a dépensé beaucoup de temps et d'ingéniosité à démêler ce galimatias. Je n'en ai pas poussé l'étude après lui, et me bornerai à relever ici, au simple point de vue graphique, les leçons qui me paraissent inexactes (4).

1^{re} l. — Au lieu de 廉始.... 孝終...., je lis 原始.... 考終....

2^e l. — Le caractère 扶 *ngao* de M. Fr. ne va guère ; je pense qu'il faut y voir une forme spéciale de 拔 *pa* ; la graphie 扶 pour 拔 *pa* se rencontre dans une inscription des Tang. Cf. 金石文字辨異 *Kin che wen tseu pien yi*, ch. 11, ff. 31-32.

8^e l. — Je pense bien qu'il faut lire 懣 et 惕. — Au lieu de 惟統, il faut lire 雖統 ; la même correction est à adopter au milieu de la l. 10 et à la l. 16 ; le caractère 惟 *wei* se trouve d'ailleurs aussi dans l'inscription (à la fin de la l. 10, à la l. 12 et à la l. 17) ; il suffit de s'y reporter pour voir qu'il s'agit de deux caractères différents.

14^e l. — Le caractère 5, que M. Fr. lit 擬 *yi*, paraît bien être le même que celui qu'il a lu 扣 *k'eou* à la l. 7.

(1) On a pris, depuis Klementz, l'habitude d'écrire Yâr-khoto ; c'est une forme hybride, mi-turque, mi-mongole, qui ne répond pas à un nom réellement connu dans le pays. La seule forme que j'aie entendue sur place est Yâr.

(2) Cf. Bretschneider, *Notes on Chinese mediæval travellers to the West*, Changhai, 1875, in-8°, pp. 29, 113.

(3) Cf. par ex. Chavannes, *Les Pays d'Occident d'après le Heou han chou*, dans *T'oung Pao*, II, VIII, 158, 169.

(4) J'ai laissé de côté quelques leçons à mon avis douteuses, mais auxquelles je n'en voyais pas de meilleures à substituer.

17^e l. — Le texte porte 道與世與. M. Fr. a corrigé le 2^e 與 *yu* en 興 *hing*, ce qui ne me paraît pas nécessaire : il suffit de considérer *yu* comme une particule répétée : « Et les moines et les laïques... » — Au lieu de 職華, lire 龍華 ; le caractère *long* est absolument le même ici qu'à la l. 21, où M. Fr. l'a bien lu.

18^e l. — Là où M. Fr. lit 終讚, le 1^{er} caractère est très différent du véritable caractère *tchong*, qui apparaît à plusieurs reprises dans notre inscription ; il suffit de regarder les caractères 德 *tō*, 行 *hing*, etc., pour voir que la clef est la clef 60 (彳) ; la forme donnée ici est très voisine de celle que j'ai vu souvent adopter dans les manuscrits et les inscriptions de l'époque des T'ang pour 修 *sieou*.

19^e l. — 眞率 *tchen-chouai* ; si on compare ce *tchen* au vrai caractère *tchen* de la l. 11, il semblera difficile de les identifier. — La traduction de M. Fr. suppose bien au bas de cette ligne 須達 *siu-ta* ; son déchiffrement porte 順達 *chouen-ta*, qui est certainement fautif ; mais peut-être n'est-ce là qu'une faute d'impression.

20^e l. — M. Fr. lit 中 *tchong* le 7^e caractère ; la pierre a très nettement 沖 *tch'ong*. — Le 7^e caractère, lu ici 窠 *mo*, est identique sur la pierre au caractère 43 de la l. 10, que M. Fr. a proposé de lire 窠 *ning* ou, ce que je crois plus vraisemblable, 冥 *ming*. — Pour le caractère 35, que M. Fr. lit 兆 *tchao*, il suffit de se reporter au caractère 42 de cette même ligne ou au caractère 6 de la ligne 12, qui sont réellement des caractères 兆 *tchao*, pour voir que celui-ci ne leur est pas identique. Si de plus on lui compare la partie droite du caractère 29 de la l. 8, que M. Fr. lit justement 詠 *yong*, on verra qu'il faut certainement lire 永 *yong*.

21^e l. — Les deux derniers caractères que M. Fr. lit 索字 *so-tseu* et qu'il interprète par « vérifier les caractères », sont certainement à lire 索寧 *so-ning*, et c'est un nom d'homme, So Ning. Précisément, le nom de famille So, assez rare en Chine, apparaît fréquemment dans l'histoire, entre les Han et les T'ang, comme celui d'une grande famille de Touen-houang (1). Il n'y a rien d'étonnant à ce que quelques-uns de ses membres se soient établis à Tourfan.

P. PELLIOU

Sylvain LÉVI. — *Açvaghōṣa, le Sūtrālamkāra et ses sources.* (Journal asiatique, juillet-août 1908, pp. 57-184.)

Nous avons annoncé l'an passé l'apparition du *Sūtrālamkāra* d'Açvaghōṣa, traduit en français, sur la version chinoise de Kumārajīva, par un des membres de l'École française, M. Huber. Ce gros livre de près de 500 pages mettait à la disposition des indianistes, en une traduction soignée, une œuvre qui fut certainement de premier ordre, mais dont l'original sanscrit est perdu. Antérieurement, M. Huber avait montré, dans un article du *Bulletin* (2), comment trois contes du *Sūtrālamkāra* avaient été conservés littéralement dans le *Divyāvadāna*. Mais à sa traduction même il ne joignit autant dire ni introduction ni commentaire. Il restait à mettre en lumière la figure même d'Açvaghōṣa, à extraire de son œuvre ce qu'elle peut fournir d'informations géographiques ou historiques, à rechercher enfin les liens de parenté qui devaient exister entre chacun des contes et d'autres textes du canon. Tel est le triple but que s'est proposé M. L. dans ce bel article, où il se montre aussi familiarisé avec la littérature

(1) Cf. par exemple, pour les Han, *T'oung Pao*, II, VI, 567 (où il faut lire So Li et non So Man) ; VII, 246, 253 ; VIII, 161. Sous les Tsin, 索靖 So Tsing fut un calligraphe célèbre, dont certains autographes sont encore reproduits dans la collection dite 淳化閣帖 *Tch'ouen houa ko t'ie*. Sur les œuvres de la famille So de Touen-houang, cf. aussi le 關右經籍考 *Kouan yeou king tsi k'ao*, ch. 7, ff. 18-19, 24 ; ch. 8, ff. 1-2, 23 ; ch. 10, ff. 5-8. Un des manuscrits de 張澗 Tchang Tchou que j'ai acquis lors de mon récent passage à Si-ngan-fou renferme une monographie des So de Touen-houang.

(2) Cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 709 ss.